

« Contexte pandémique et altération de la temporalité. Du temps suspendu du traumatisme au moment de conclure. Morceau d'une fiction-analyse »

Barbara Houbre, 19 septembre 2020

« *La jetée* » de Chris Marker, sortie en 1962, est un chef-d'œuvre du cinéma français. Il est régulièrement cité parmi les 100 meilleurs films au monde et lui-même inspiré par Vertigo, il offrira à Terry Gilliam le scénario de « L'armée des 12 singes ». Fait d'images fixes et d'une voix off, il évoque avec horreur et poésie le temps suspendu. Ce film n'est pas sans faire écho à la situation d'exception que nous traversons et le confinement qui en découle.

Face à la troisième guerre mondiale la vie humaine a capitulé. A la surface de la terre, ne règne plus qu'un souffle empoisonné. Les quelques survivants se sont réfugiés dans les galeries souterraines de Chaillot. Les scientifiques ont pris le pouvoir, nouveaux gardiens du temple d'une vie réduite à ses besoins. Des expérimentations sont menées sur les vaincus. Les hommes, transformés en arpenteurs du temps, se doivent de trouver un remède dans le futur pour quitter leur condition de rats. Mais les voyages sont un échec. Ils conduisent soit à la mort, soit la folie. « *Ceci est l'histoire d'un homme marqué par une image d'enfance* ». Tout commence par la fin. Quelques années avant la guerre, alors qu'il est enfant, en promenade sur la jetée de l'aéroport d'Orly, il assiste à la mort d'un homme. Un corps s'effondre devant une femme épouvantée. L'enfant fixe dans sa mémoire ce visage féminin, doux et souriant d'avant le surgissement de la mort. C'est grâce au souvenir de ce visage féminin que l'homme est choisi pour l'expérimentation. « *Rêver un autre temps permet de s'y intégrer* ». Seul l'homme qui a des souvenirs du passé peut voyager dans le futur.

Les expériences commencent. L'homme parcourt le passé. Ne délire pas, ni ne meurt. Mais souffre. Le visage de la femme apparaît. Elle est devant lui. Ils se parlent. Sans passé ni futur, l'instant tisse leur rencontre. Ils se promènent dans les jardins ainsi qu'au musée « *des bêtes éternelles* ». Face au succès des voyages, les scientifiques veulent à présent l'envoyer dans l'avenir. L'homme réalise alors que leur rencontre au muséum était la dernière.

Les hommes du futur offrent au héros la centrale d'énergie nécessaire à la survie de l'humanité et lui proposent de les rejoindre, sachant que de retour dans les souterrains il sera abattu. Mais l'homme, nostalgique, désire plutôt retrouver le monde de son enfance, celui d'avant la guerre. Il est sur la jetée, à Orly. Il s'élance vers la femme en songeant qu'enfant il se trouvait là. Mais ses tortionnaires l'ont poursuivi. Il comprend soudain que la mort de son souvenir n'est autre que la sienne. « *Je suis l'homme* ».

Le moyen-métrage de Chris Marker est un véritable kaléidoscope. Il évoque la pulsation, la construction biblique du monde, le regard, l'espace, le temps, la mort, la rencontre, heureuse ou malheureuse, le désir, le fétichisme dans l'amour, le traumatisme, le fantasme. Notre propos se limitera à la question de la temporalité que nous mettrons en miroir avec le traumatisme.

Le temps à travers l'histoire

Le découpage du temps que nous connaissons aujourd'hui n'a pas toujours été ainsi. Il a d'abord été nécessaire pour organiser la vie sociale des hommes en égypte ancienne et en chine. En Asie, en Grèce ou en Amérique pré-colombienne, la doctrine de la métempsychose qui a longtemps dominé (et qui domine parfois encore) ne dissocie pas le temps du devenir. C'est un temps cyclique¹. Le peuple juif va insuffler une autre conception du temps puisqu'à l'issue de la fin des temps, doit advenir un temps infini du règne de Dieu. Au temps fini, succède le temps infini. Il s'agit d'un temps linéaire. Le christianisme adoptera cette conception du temps à la différence que le temps du Messie est déjà advenu². Les néoplatoniciens se moqueront : mais que faisait Dieu avant la création du monde ? Saint Augustin répond : Dieu est hors du temps dans son éternité. La temporalité est une caractéristique de l'univers.

Le temps est d'abord rythmé par la danse des astres dont nous conservons les traces dans les noms attribués aux journées. Toute la difficulté pour l'homme a été de conjoindre un calendrier composé de nombres entiers avec un cycle des astres qui convoque un chiffre à décimal. Très tôt, l'espace et le temps vont être liés. Chez les grecs, la conception du temps va relever de la numérotation. Pour Platon, le temps est une *image* mobile de l'éternité une et immobile³. Dès les grecs, le temps et l'espace sont liés. Le temps peut être nommé et constitué lui-même d'unités parfaites⁴. Sa compréhension est basée sur les astres dans une conception cyclique du temps *ne varietur*⁵. Il tenait à ce que le temps soit envisagé en dehors de la géométrie car cette dernière

¹ Nietzsche lui-même, qui ne croyait pourtant pas à la réincarnation et rejetait l'idée du progrès pourtant chère à son siècle (temps linéaire), soutenait l'idée de l'éternel retour.

² Notons l'une des grandes victoires du christianisme d'avoir imposé sa temporalité à toute la planète.

³ L'image du monde sensible opposée à la Forme authentique de l'éternité.

⁴ « L'auteur du monde songea à faire une image mobile de l'éternité et, en même temps qu'il organisait le ciel, il fit, de l'éternité une et immobile, cette image éternelle qui progresse suivant la loi des nombres et que nous appelons le Temps » (*Timée*, 37 d).

⁵ Aristote va reprendre le Platon-savant : il va s'attacher au nombre et aux unités en tant qu'intervalle compté entre deux bornes (début-fin) et envisage le temps comme continu en introduisant le mouvement (comme acte inachevé ou en voie d'achèvement). Une façon pour Aristote d'établir une jonction entre le passé et l'avenir. A cet égard, l'instant présent est conçu comme une limite commune au passé et à l'avenir. C'est un nombre au sens « première heure du jour ». Le temps n'est pas, pour Aristote constitué d'instant successifs. « Le temps est un

propose des figures qui doivent être construites, donc changeantes, ce qui sous-tend une conception linéaire du temps qui serait mouvant. Pour Platon le temps est éternel et un. C'est incompatible avec le changement. Avec le christianisme, l'éternité immuable est accordée à Dieu et le changement est le propre de la condition humaine. Le néoplatonisme (héritage du Platon mystique) avec Plotin va faire bouger les lignes : l'âme est une *image* de l'éternité et le passage d'un état à un autre est d'un seul tenant. Le temps n'est plus simplement celui de l'univers, il est aussi celui de l'âme. Le temps devient psychique (Barreau, 2009). Dans sa suite, Augustin va faire une découverte importante : il y a un présent de l'avenir, un présent du passé et un présent du maintenant. Cette découverte majeure sur la psyché humaine sera reprise par les écoles de phénoménologie et les psychologues.

Il faut attendre le 14^{ème} siècle et l'avènement de la science moderne pour qu'enfin se rejoigne, conformément au vœu formulé par Platon dans le Timée, la physique et la mathématique. Oresme est le premier à formuler l'association du temps et du mouvement et à penser, bien avant Copernic, que la terre puisse être en mouvement.

Trois siècles plus tard, Isaac Barrow conçoit le temps moderne, comme une ligne. Son élève, Newton, va définir un temps physique vrai et absolu qu'il oppose aux temps « relatifs », « apparents » et « vulgaires » tels que définis par Aristote. Le temps de Newton, quasiment considéré comme un attribut divin (*sensorium dei*) est libéré des contingences. Il n'est plus inféodé à la succession des phénomènes. « *Le temps absolu, véritable, mathématique de lui-même, par lui-même et de sa propre nature, flue de façon égale sans relation avec rien d'autre extérieur* ». C'est un temps qui est partout le même dans l'univers et indifférent au mouvement. On sait ce qu'Einstein en fera avec sa théorie de la relativité. Minkowski fut l'enseignant d'Einstein à Zurich. A la lecture de ses travaux, il va concevoir un espace plat qui associe le temps et l'espace sur un même continuum. Dès lors, le temps n'est plus un temps qui passe. Tout est déjà là. Si je vous représentais venant à ce séminaire vous seriez à tous les endroits sur le trajet qui vous conduit à la fac. L'espace et le temps sont assimilés l'un à l'autre. Ils deviennent la quatrième dimension, en plus de la longueur, de la largeur et de la hauteur. C'est passé dans le langage courant sous l'intitulé : l'espace-temps. Avec cette idée, si vous avancez dans votre vie à 99.94% de la vitesse de la lumière, votre durée de vie pourrait être multipliée par 30 (par rapport à l'écoulement de la vie de votre ami resté sur terre). Ce qui a été observé dans les accélérateurs de particules avec les muons. Avec l'espace-temps, le passé, le futur et le présent co-existent. Avec cette conception, l'écoulement du temps ne renvoie pas à un mouvement, à un déplacement uniforme.

nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur ; et il est continu, car il appartient à un continu » (Physique, trad. Carteron, IV, 11, 220 a)

Quoi qu'il en soit, ce petit rappel nous fait bien comprendre que ni la mesure du temps ni son élaboration aussi scientifique qu'elle soit, ne sont hors discours même si les philosophes, mathématiciens et physiciens essayent de l'extraire, de l'isoler de l'être (l'être pouvant se détériorer avec le temps⁶). Il y a donc différentes manières d'appréhender le temps : soit comme une ligne, soit comme un cercle. Soit continu, soit fractionnés/bornés. Cela peut aller de la continuité des instants à la relativité des durées. Soit infini, soit fini. De nos jours, dans la conception occidentale, le temps infini relève de la science et s'oppose au temps fini de l'existence. Notons tout de même, au niveau planétaire, la formidable victoire du christianisme d'avoir imposé sa temporalité à tous. Le 1^{er} Janvier de l'an 1, débute donc, non pas avec la naissance du Christ qui est fêté par le calendrier liturgique le 25 décembre mais avec la circoncision de celui-ci, fêtée 7 jours plus tard. La ligne du temps débute donc par une perte. Constat d'un intérêt certain pour les psychanalystes surtout quand on sait la distinction que les sujets vont avoir dans leur rapport au temps selon que la structure soit de type névrotique ou psychotique. Notable également le refoulement planétaire sur la question. Je ne me rappelle pas n'avoir jamais entendu ou lu dans un livre d'histoire que notre ère débutait avec la circoncision du christ et non pas sa naissance.

Le temps en psychanalyse

La psychanalyse réfute le temps Newtonien (Newton, 1643-1727). Freud commente dans *l'Au-delà du principe de plaisir* la position de Kant – éminemment newtonien- (*Critique de la raison pure*, 1781) pour lequel le temps est abordé comme un à priori nécessaire de la sensibilité sans lequel aucune expérience n'est possible. « Certaines données recueillies par la psychanalyse nous permettent d'engager la discussion sur la proposition kantienne selon laquelle le temps et l'espace sont des formes nécessaires de notre pensée. L'expérience nous a appris que les processus psychiques inconscients sont en soi « intemporels » Cela signifie d'abord qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, que le temps ne les modifie en rien et que la représentation du temps ne peut leur être appliquée. Ce sont là des caractères négatifs dont on ne peut se faire une idée claire que par comparaison avec les processus psychiques conscients. C'est bien plutôt du mode du travail du système perception-conscience que notre représentation abstraite du temps semble entièrement dériver : elle correspondrait à une autoperception de ce mode de travail » (Freud, p. 76-77, 1920⁷). L'inconscient est donc hors-temps et notre perception du

⁶ Miller, J.-A. (2004) Introduction à l'érotique du temps. La cause freudienne, 56(1), 61-85.

⁷ Freud, S. (1981). Au delà du principe de plaisir. In S. Freud (Ed.), *Essais de psychanalyse*, (pp. 48-128). 1920. Paris : Payot.

temps est subordonné au travail psychique conscient. Si Freud évoque la dimension temporelle dans un texte consacré à la compulsion de répétition ce n'est évidemment pas un hasard. C'est à cette occasion qu'il évoque à travers ce concept toutes les manifestations cliniques de la répétition : le jeu de l'enfant (*fort-da*), le traumatisme, la névrose de destinée et le transfert. C'est l'éternel retour du réfoulé, *ad mortem* (pulsion de mort). Son texte vise à renverser le principe de plaisir, pour noter ce qui pousse l'être humain à la destruction.

La psychanalyse freudienne envisagera donc le temps, à la fois de façon circulaire (à travers la répétition) mais également comme une ligne.

Ce qui revient, ce qui se répète. C'est aussi ce qu'amène le patient quand il vient consulter. La jouissance dont il aimerait bien se débarrasser et qui revient pourtant à la même place. C'est son symptôme, qui en tant que manifestation de l'inconscient est hors du temps mais qui a tout de même une mémoire, puisqu'il revient à la même place.

Mais la dimension temporelle est également abordée par Freud par les termes de développement (du symptôme), régression et même fixation. Freud évoque trois types de régression : la régression topique (rebroussement du cours de l'excitation depuis le préconscient à travers l'inconscient jusqu'à la perception), (2) régression temporelle (retour à des formations psychiques plus anciennes), la régression formelle (les modes d'expressions psychiques primitifs remplacent des modes d'expression habituels). Il distingue donc dans les régressions : l'espace (*topos*), le temps, et l'expression du contenu de la régression en tant qu'il est marqué par le temps, par l'âge. Quelque soit les différentes sortes de régression Freud précise « [elles] sont toujours une seule et même chose et se rejoignent dans la plupart des cas, car ce qui est le plus ancien dans le temps est tout à la fois ce qui est formellement primitif et, dans la topique psychique, le plus proche de l'extrémité-perception ». Difficile de ne pas y entendre quelque chose de l'ombilic du rêve, de ce qui reste ininterprétable, du contenu originellement refoulé. C'est comme si les trois dimensions se rejoignaient dans ce point d'horizon inatteignable.

Le patient amène donc la répétition du symptôme mais aussi le temps comme une ligne. C'est la petite histoire qu'il raconte. L'histoire de sa vie. Avec ce qu'il y recherche parfois comme cause de ses symptômes. C'est ce que Freud ou Lacan ont évoqué sous les termes du mythe individuel du névrosé. Et la fonction historique présente bien des contradictions temporelles : Freud va le repérer d'une façon très nette dans l'analyse de l'homme aux loups où il va interpréter et réinterpréter la scène primitive et montrant comment chaque réinterprétation, restructure tant l'événement que le sujet, dans l'après-coup (le temps comme une ligne).

Interprétation qui n'est pas sans créer un effet de surprise et de vérité pour le sujet. A cet égard, la réalité, ni vraie, ni fausse, est opposée à la vérité contenue dans la parole du sujet. « *Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes.* » (Lacan, 1953⁸, p. 254). Dans l'homme aux loups, Freud souligne combien les expériences infantiles ont surtout de l'importance sur le moment même (chapitre III : la séduction et ses conséquences immédiates). Ainsi, certaines névroses de l'adulte vont être dans la continuité des névroses infantiles, mais d'autres pas et sont plutôt déterminées par ce qui vient de surgir récemment pour le patient. Ce qui importe c'est surtout de réarrangement que le sujet va faire de sa propre histoire. Nous sommes loin d'une image linéaire où les accidents de l'enfance détermineraient ce qu'il adviendrait de l'adulte (perspective que l'on retrouve dans certaines orientations psychogénétiques).

L'inconscient ne connaît pas la temporalité. Mais l'inconscient nous n'y avons pas accès. Ce à quoi nous avons accès ce sont les manifestations de l'inconscient qui elles, ne sont pas complètement hors temps. Le rêve, nous dit Freud n'est pas entièrement intemporel car il est un processus entre le conscient et l'inconscient. Mais si la dimension du temps n'est pas propre à l'inconscient, il évoque sa dimension spatiale. Le temps et l'espace s'excluent pour Freud. « La vie psychique se divise en deux modes de travail : dans l'un [l'inconscient], c'est l'élément temporel, dans l'autre [le conscient], c'est l'élément spatial qui est inexistant. » (p. 284, 1911⁹). L'inconscient est donc spatial alors que le conscient et préconscient sont plutôt temporels. Cette conception entre toutefois en collusion avec le dilemme de la double inscription.

« Si nous voulons prendre au sérieux une topique des actes psychiques, nous devons porter notre intérêt sur une question qui surgit à cet endroit et nous met dans l'embarras. Si un acte psychique (bornons nous ici à considérer un acte de la nature d'une représentation) fait l'objet d'une transposition du système Ics dans le système Cs (ou Pcs), devons nous admettre qu'à cette transposition est liée une fixation nouvelle, pour ainsi dire une deuxième inscription de la représentation en question, inscription qui peut donc être aussi contenue dans une nouvelle localité psychique, et à côté de laquelle persiste l'inscription inconsciente originaire ? Ou bien devons nous plutôt croire que la transposition consiste en un changement d'état qui se fait sur

⁸ Lacan, J. (1966). Fonction et champ de la parole et du langage. In J. Lacan (Ed.) *Les écrits I*. 235-263. Paris : Editions du seuil.

⁹ Freud, S. (1911). Les premiers psychanalystes, Tome III, Minutes de la société psychanalytique de Vienne. Séance du 18 novembre 1911. Paris : Gallimard.(1979)

le même matériel et dans la même localité ? ». Freud pose donc l'hypothèse que le conscient et l'inconscient puisse se situer dans un même lieu, une même localité !

Lacan va aussi s'emparer de cette notion de répétition, pour en faire un concept central dans le champ de la psychanalyse. Il va noter que la répétition n'est jamais la reproduction du même. Cette idée est sous-entendue dans la notion d'abréaction cathartique de Breuer où le sujet sous hypnose, répéterait ce qu'il a vécu lors de la scène potentiellement traumatique. Mais la répétition n'est jamais identique.

Lacan va distinguer deux types de répétitions : (1) la répétition comme étant du côté du symbolique (le langage, la parole), de ce qui s'est inscrit pour le sujet. L'*automaton*¹⁰ est alors référé à la répétition comme étant du côté du symbolique, qui n'est pas le fruit du hasard et qui peut se compter. Pour illustration : le patient qui se plaint de ne plus avoir la préférence de ses supérieurs hiérarchiques sur son lieu de travail, il a perdu *la première place*. Se rejoue alors pour lui ce qui s'est passé lorsqu'il était adolescent. Alors qu'il est l'aîné dans sa famille suite à plusieurs redoublements de sa part, son frère cadet « *passé en tête* ». « J'ai perdu *la première place* ». La dimension signifiante, phallique, de cette répétition s'entend facilement. Il s'agit là d'une jouissance phallique qui obtient une ponctuation.

L'autre répétition possible c'est la *tuché* c'est ce à quoi ne s'attend pas le sujet. La rencontre, bonne ou mauvaise est dominée par le hasard qui, comme Aristote le souligne, reste obscur. La *tuché* peut renvoyer au traumatisme, à ce que le sujet ne peut pas maîtriser, à ce qui est insupportable et inassimilable. La rencontre avec la *tuché*, signe plutôt la présence d'un désordre, de ce qui ne correspond pas à l'ordre. La *tuché* est une irruption dans l'ordre, un trou qui sera à l'origine de la répétition. Dans cette répétition, la régression libidinale est à l'œuvre. Il y a un retour de la satisfaction pulsionnelle (même s'il s'agit de la pulsion de mort) qui prévaut quant à une satisfaction phallique. Cette satisfaction échappe au primat du phallus.

C'est également ce que fait Freud en assimilant la répétition à ce qui renvoie au traumatisme et en pointant la pulsion de mort. En effet, c'est une répétition qui vient déranger l'ordre établi, qui vient déranger la tranquillité du sujet.

Fiction-analyse

¹⁰ Aristote constate « Parmi toutes les choses qui ont lieu, les unes sont produites en vue d'une certaine fin [spontanéité, *automaton*], les autres ne sont pas produites ainsi [hasard, *tuché*] ». Exemple : suite à une bataille vous avez perdu votre cheval. *Automaton* : vous vous rendez sur le champ de bataille vous le retrouvez. *Tuché* : vous vous rendez sur le champ de bataille, vous ne le trouvez pas. Vous décidez de vous rendre à l'estaminet boire un verre. Et là, alors que vous dégustez votre verre, dans le champ à proximité vous y voyez votre cheval.

Le film est constitué d'images fixes. Chris Marker inscrit la mort du héros dans son regard d'enfant. Tout commence grâce à la fin. La rencontre avec la mort soutient la vie (Dracula, Bram Stoker).

Le temps du confinement peut être vécu diversement. Si par moments, « *il passe trop vite* », à d'autres, il est à l'arrêt. L'annonce de la fin, ponctuation attendue, est parfois relativisée. A quand le prochain confinement ? Le quotidien est habituellement arrimé aux mots : « *café* », « *réunion* », « *enfants* », « *dîner* », « *danse* », « *rendez-vous* », « *voile* » etc... lorsque que ces derniers décrochent, le vécu de la temporalité en est directement affecté. Ajouter à cela, la confrontation au réel, du fait de la pandémie. Le temps a alors peu à voir avec la linéarité « passé, présent, avenir » qui relève de l'histoire, de la physique classique, de la biologie, de la course des planètes, du césium (horloge atomique : précision inégalée. 9 192 631 770 oscillations de l'atome de césium pour faire une seconde). C'est le temps de Newton comme une ligne ; hors soi. Un temps forclos (Miller, 2004). Mais notre condition humaine fait de nous des arpenteurs du temps.

Une **image**, telle celle de la femme au bout de la jetée, n'a pas de temporalité en soi. Dans sa fixité, elle n'a ni début, ni fin. L'image a quelque chose de l'éternité dans son aspect pétrifiée, figée. C'est un peu le temps de Platon. Il faut la parole, le commentaire, pour la situer dans le temps, l'animer et qu'enfin une histoire puisse advenir. En cela la parole et la dimension **symbolique** peuvent s'inscrire dans la chronologie. La succession des mots, des signifiants apporte une temporalité. La logique du langage nous impose également d'attendre la fin d'une phrase pour en comprendre le début. C'est une boucle rétroactive. Le sens ne peut advenir que dans l'après-coup. Le **réel**, lui, est sans histoire. Il est hors temps et hors lieu. Irreprésentable, innommable. Nous ne pouvons pas, à proprement parler, le qualifier d'immobile ; il relève plutôt de l'instant.

Le traumatisme advient de la rencontre avec le réel. « *Je devais avoir cinq ou six ans. Ce ne sont que quelques images. C'est confus mais en même temps très net. Ça m'a marqué. Mes parents aimaient aller sur la jetée d'Orly le dimanche, voir les avions décoller. Surtout mon père. Il parlait de la conquête du ciel par l'homme. Il était fier. Il me disait qu'un jour on marcherait sur la lune. Une fois, lors de la promenade dominicale une femme se tenait là, au bout de la jetée. Elle souriait, avait l'air heureux. Tout à coup un bruit sec claqué dans l'air et un homme s'effondre à quelques mètres d'elle. La femme le regarde, effrayée. Son regard. Elle hurle mais on ne l'entend pas. Le bruit d'un avion qui décolle couvre son cri. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris : c'était la mort d'un homme. »*

Dans le temps troué, l'homme se promène. Si l'évènement est situé chronologiquement, il se répète, revient toujours à la même place. L'homme est choisi pour le souvenir qu'il a de son enfance. Il en rêve la nuit, c'est un temps passé conjugué au présent. Un temps présent qui réinterprète le passé. Initialement, la scène dont l'enfant est témoin n'a aucun sens pour lui. Elle fait traumatisme. Ce n'est que dans un second temps qu'une signification est apportée : la mort d'un homme. Le traumatisme peut devenir fantasme. Le sujet choisit de sa position, disparaît derrière la signification de l'évènement. Là où *ça parle*, le « je » s'efface (Lacan, 1959)¹¹. Lacan qualifie cette disparition d'*aphanisis*.

Dans la scène inaugurale, traumatisante, l'enfant rencontre également le désir de l'Autre. Le désir de cette femme au bout de la grande jetée et celui de cet homme qui s'élance vers elle en ignorant qu'il s'agit du sien propre. C'est une indentification au miroir, mais un miroir particulier pour notre voyageur spatio-temporel... un miroir qui a la forme d'une bande de Möbius. Le drame avec le désir c'est qu'il renvoie toujours à un autre désir. A la béance ne répond qu'une autre béance. Le « *noyau énigmatique* » du désir, notre héros s'en accommodera avec la compréhension après-coup du sens de la scène : la mort d'un homme. Mort rendant impossible la réalisation du désir, maintenant ce dernier vivant. L'homme va alors poursuivre l'objet de son désir, le regard de cette femme d'une autre génération et d'un autre espace ; le mouvement, les voyages comme « *noces de l'espace et du temps* » (Miller, 2004)¹². Seule image animée du film : un battement de cils de la femme s'éveillant après la nuit, son regard apparaissant puis disparaissant, par éclipses, à la façon de la bobine du petit fils de Freud.

Ainsi, le désir non plus ne connaît pas la chronologie. « [...] *Si le désir ne fait que véhiculer vers un avenir toujours court et limité ce qu'il soutient d'une image du passé, Freud le dit pourtant indestructible. [...] Le désir indestructible, s'il échappe au temps, à quel registre appartient-il dans l'ordre des choses ? – puisque que qu'est-ce qu'une chose ? sinon ce qui dure, identique, un certain temps. N'y a-t-il pas lieu ici de distinguer à côté de la durée, substance des choses, un autre mode du temps – un temps logique ?*¹³ » (p. 33, 29 janvier 1964, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse).

Lacan fera l'effort d'intégrer l'intemporalité et l'après-coup dans la structure même du langage. Dans *Les quatre concepts*, l'inconscient est repris en termes d'ouverture et de fermeture, tel un

¹¹ La formule du fantasme dont témoigne les analysants comprend cet effacement du « je » « *un enfant est battu* », « *une femme est violée* », « *un homme est pris* », « *battre ou se faire battre, il n'y a que deux possibilités* », « *on me lèche* », etc.

¹² Miller JA. Introduction à l'érotique du temps. La cause freudienne 2004 ; 56 : 61-85.

¹³ Souligné par nous

battement. Le sujet apparaît pour disparaître ensuite. Le signifiant représentant le sujet pour un autre signifiant, il s'inscrit « *entre* » ces derniers. Le signifiant comporte en lui un impossible dans son rapport au temps. En effet, le signifiant est différent de lui-même. Avec l'affirmation « *Un homme est un homme* », les deux signifiants sont identiques et ils sont pourtant parfaitement différents au niveau de leur signification dans leur emploi comme sujet ou comme attribut. En logique cela s'écrit : $A \neq A$. Nous sommes loin d'une formalisation mathématique. C'est l'introduction de la dimension temporelle qui apporte au signifiant un certain signifié. Se présente dans un premier temps le signifiant puis dans un second temps le signifié au regard d'un autre signifiant. Le signifié ne peut se présenter dans le même temps que le signifiant. Le point d'impossibilité du signifiant dans son rapport au temps, forcément différé, est illustré dans le film, lors de la scène inaugurale, par la coprésence du héros alors qu'il est enfant et dans le même temps, adulte. Mais également par le recours au sophisme que le héros présente aux hommes du futur : « *Puisque l'humanité avait survécu, elle ne peut pas refuser au passé les moyens de sa survie. Ce sophisme fut accepté comme un déguisement du destin.* ». Le sophisme témoigne combien le signifiant n'est pas inféodé au temps chronologique.

Pour comprendre le caractère impossible que le signifiant imprime dans son rapport au temps Lacan définit un nouveau temps : le temps logique (Lacan, 1966)¹⁴. Il se décline en trois modulations du temps, trois moments de l'évidence, dans le mouvement du sophisme¹⁵. Trois temps que l'on peut retrouver dans le traumatisme et son dépassement.

(1) L'instant de voir. Malgré son nom « [...] *il n'est point pourtant entièrement identifiable à ce que j'ai appelé tout à l'heure le fondement structural de la surface du tableau* » (1965)¹⁶. Lacan nous invite à penser son lien avec le langage au-delà de l'instant d'un regard. Il rapproche ce moment de la synchronie. Concept issu de la linguistique, la synchronie (*sun-* « avec » et *-khronos* « temps ») est opposée par Saussure à la diachronie. Il s'agit de « [...] *l'ensemble des faits qui forment un système, considéré méthodologiquement comme échappant à des modifications évolutives, à un moment donné de l'évolution d'une langue [...]* » (Rey, 2006, p.3724)¹⁷. L'instant de voir c'est le moment de surgissement du réel. Ce qui importe ce n'est pas tant ce qui est vu, que ce qui n'est pas vu.

¹⁴ Lacan J. Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme. In : Lacan J. Les écrits. Paris : Éditions du seuil ; 1966. p. 197-225.

¹⁵ Lacan a recours à un problème de logique bien connu « Les trois prisonniers » que nous n'exposerons pas ici et dont la solution se présente comme un sophisme, une erreur logique.

¹⁶ Lacan J. Problèmes cruciaux pour la psychanalyse. Séminaire XII, 1964-1965. Séance du 13 janvier 1965. Non publié.

¹⁷ Rey A. Dictionnaire historique de la langue française. Paris : Le Robert-Sejer. 2006.

(2) Le temps pour comprendre ou la diachronie. La diachronie (*dia-* « à travers ») est un néologisme de Saussure évoquant « *l'évolution des phénomènes linguistiques dans le temps* » (1907-1908 Saussure). Lors de ce temps, s'observe « *une intuition par où le sujet objective de plus que les données de fait* » (Lacan, 1966, p. 205). Lacan va identifier ce moment à la structure solide et « *irréductible* » de la bouteille de Klein, objet topologique¹⁸ qui ne peut être appréhendé qu'avec l'introduction d'une quatrième dimension : le temps. A cette étape, l'action est suspendue. Le sujet est dans l'attente. Cette attente peut se traduire par la fixation, la répétition du traumatisme où tout ce qui va advenir « *après* » sera interprétée à la lumière du trauma (Galland, 2007)¹⁹.

(3) Le moment de conclure. C'est le temps logique de la hâte à travers la solution trouvée par le sujet et vécu comme *un temps de retard*. Le moment de conclure implique le jugement. La certitude y est anticipée comme vraie, le propre du vrai étant de résister au temps. A l'égard du traumatisme, c'est le moment où le sujet va, après avoir fait plusieurs fois le tour de la question²⁰, quitter sa position de victime en réalisant un acte. Le sujet se dégage du sens qu'il donnait jusque là de l'événement. C'est dans ce troisième temps que le « Je » et l'identification adviennent, dramatique pour notre héros mélancolique « *Je suis l'homme mort* ».

Pour sortir du sophisme, Miller (2004) nous invite à considérer deux lignes du temps. Une se dirigeant vers le futur, le temps chronologique. Et une seconde, rétrograde, se dirigeant vers le passé. Le retour sur un événement et la signification qui lui est attribuée prend valeur de vérité dans l'après-coup. Cette dernière n'est pas interrogée puisqu'elle s'inscrit alors à nouveau dans le temps chronologique, prenant la valeur du destin (transgenre). Cette relecture, habituellement offerte dans le cadre des psychothérapies, est également fréquente dans l'amour ; les amants ne pouvant se résoudre au hasard de leur rencontre. C'est ainsi que l'homme, à l'instar de *La jetée* de Chris Marker, inscrit le futur dans le passé pour justifier son destin.

Sortir de l'impasse, temporalité et espace : la solution topologique

¹⁸ Une bouteille de Klein est une surface sans bord, inorientable (pas d'avant, ni d'arrière, ni droite ou gauche), qui ne possède ni intérieur, ni extérieur. Elle est constituée de deux bandes de Moebius dont l'endroit et l'envers ne peuvent être différenciés qu'à partir de *la dimension temporelle*.

¹⁹ Galland I. Les trois temps du traumatisme. Le temps chronologique et le temps psychique. Actualités CECOS. 31 octobre 2017. <https://www.cecos.org/?p=5590>

²⁰ Tours et détours de la bouteille de Klein, ou comme l'engage Gorog (2006), plusieurs passages à l'intérieur du cross-cap. Les passages représentant deux temps distincts mais ne correspondant qu'à un seul moment pour l'objet a. Gorog JJ. Le temps logique. L'en-je lacanien 2006 ; 2, 135-142.

Au delà de la superposition des deux lignes, la topologie peut apporter une autre solution aux sophismes auxquels nous assistons. La topologie est une discipline des mathématiques dont le nom initial « Analysis Situs » (l'étude du lieu) est amené par Leibniz. En 1847, le terme de Topologie sera amené par Johann Listing dans son étude « *Vorstudien zur Topologie* » même si les premières formalisations d'une géométrie sans mesure remonte à Euler (1736) dans son étude des 7 ponts.

La topologie peut être définie comme la « géométrie de caoutchouc » (Fréchet, *Introduction à la topologie combinatoire*, 1946, Paris : Jacques Gabay). La topologie, contrairement à la géométrie classique, euclidienne, ne s'intéresse ni à la grandeur, ni à la mesure. Si la géométrie présente un caractère figée, la topologie, elle, permet le mouvement. La topologie inclut l'espace et le temps. Elle ne questionne que les propriétés qualitatives des objets, propriétés qui restent invariantes après la déformation de l'objet, grossièrement sans déchirure ni recouvrement (même si cette définition n'est pas toujours exacte). Autrement dit, la structure reste intacte.

La bande de Moebius est unilatère. Cet objet n'a qu'une seule face et qu'un seul bord. Si vous placez votre doigt sur un côté de la bande que vous faites un tour vous serez sur le bord opposé de votre point de départ. Vous faites un second tour et vous êtes à nouveau à votre point de départ. Si on plante une aiguille dans la bande, localement, elle a deux faces. Mais par continuité, l'ensemble de la bande n'a qu'une seule face. La seule chose qui différencie l'endroit de l'envers c'est la dimension temporelle ! On explique ainsi dans la théorie lacanienne qu'il faut faire un tour de bande de Möbius, pour avoir le signifiant d'un côté et le signifié de l'autre. Mais comment rendre compte de la temporalité avec un objet qui ne présente ni intérieur, ni extérieur, qui n'a ni droite, ni gauche ? Le rapport à l'espace de cet objet est très particulier. Il varie entre 1 et 3 dimensions sans que cette énigme puisse être résolue. Qu'en est-il du temps ? Réponse de Jean-Pierre Petit : « *C'est difficile à comprendre pour quelqu'un qui n'a jamais fait de mathématiques. Il faut vous représenter un chat qui court derrière une souris. Ils sont chacun dans une case différente. Vous repliez les cases sur elles-mêmes et alors vous avez le chien qui court vers le futur et la souris qui remonte vers son passé.* »

Ce n'est pas inintéressant. Le lapsus échappe au temps. Vous êtes en train de parler. Votre discours se déroule comme une bobine, comme une ligne avec ses effets rétro-actifs de sens et là, le temps d'un instant, un mot sort, pas du tout celui que vous aviez prévu et dont le sens vous échappe complètement. Il y a un trou dans le sens. Le lapsus vient couper la ligne temporelle.

L'inconscient, hors temps, se présente. Vous avez deux possibilités : soit c'est une erreur cognitive et vous balayez la chose d'un revers de main. Ou alors, quelqu'un vous interrompt pour vous questionner sur les associations en lien avec le mot. Alors vous associez. C'est un peu comme si vous passiez d'un espace euclidien, à un espace topologique. Vous mentionnez des souvenirs du passé et des projets sur la journée du lendemain. Les flèches arrière et avant s'étirent toutes deux. Et l'analyste interprète. D'une certaine façon l'interprétation est une façon de vous faire revenir à l'espace euclidien mais entre-temps la structure s'est modifiée. Avant le lapsus ça ronronne, c'est le moulin à parole. Mais si vous l'interprétez, vous isolez cet hors temps qui fait un trou dans le sens pour le réintégrer à la ligne du temps. Car l'interprétation ne doit pas complètement boucher le sens. Elle est équivoque. Vous avez créé l'inconscient, la division subjective, par l'acte même d'interprétation. Plus simplement, vous avez modifié la structure psychique. Tant au niveau de l'espace, qu'au niveau temporel. L'interprétation va couper la bande de Möbius en son centre. La bande unilatère devient bilatère. Le temps se transforme à nouveau en ligne.

La bande de Moebius permet également de sortir du dilemme de la double inscription freudienne. Il n'y a pas un envers à la chaîne consciente où résiderait l'inscription de la chaîne inconsciente. La bande de Moebius, en raison de l'absence de discontinuité, nous permet de saisir comment, dans le discours conscient, des formations de l'inconscient surgissent (lapsus, mot d'esprit, oublis de mots, etc). La bande de Moebius supporte donc cette double inscription.
